

Mary-Lafon

Cinquante ans de vie littéraire

- les deux premiers chapitres -

En complément deux textes de Jean-Paul Damaggio

- Sur La Dépêche en juillet 1984, page 45

- Une rencontre chez Deloche en décembre 2009

Editions la Brochure

82210 Angeville

<http://la-brochure.over-blog.com>

mai 2010

ISBN : 978-2-917154-55-7

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

MARY LAFON

CINQUANTE ANS
DE
VIE LITTÉRAIRE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1882

UN MOT AU LECTEUR

La vie apparaî t au début comme une allée sans fin, bordée d'arbres magnifiques et de plates-bandes de rosiers. Peu à peu, le ciel si bleu et si pur, sur lequel se profilaient ces longues lignes de verdure, se couvre et s'obscurcit, le souffle du temps, aussi rude et bien plus glacial que celui de l'hiver, dépouille les arbres, fane les fleurs, et, de cet ombrage si frais et si riant, de ces roses si odorantes et si vermeilles, il ne reste plus que des feuilles jaunies ou desséchées. Maintenant, qu'un peintre qui aurait vu une allée semblable au printemps vint pour la ressusciter avec sa palette, elle renaîtrait sous son pinceau, gracieuse et verte comme auparavant. Le peintre, ici, c'est le souvenir, qui va recommencer les années finies et entraî nées, comme les pâles feuilles d'automne, dans les torrents du siècle, et les reproduira avec les idées, les émotions, les événements et les travaux qui les remplirent. Lorsqu'on a parcouru dans la voie humaine les deux tiers d'un siècle, ce n'est pas sans une sorte de plaisir mélancolique et doux qu'on jette ses regards en arrière et qu'on soupire, comme ceux qui, partant pour un long voyage, se retournent pour voir encore une fois le toit où roula leur berceau.



Jean-Paul Damaggio présentant Mary-Lafon chez
Deloche en décembre 2009

I

Je suis né le 26 mai 1810, dans une petite ville perchée sur le versant méridional du Bas-Quercy, aujourd'hui département du Tarn-et-Garonne. Notre maison s'élevait à l'extrémité de cette bourgade appelée La Française, parce que sa fondation remontait aux guerres albigeoises, et qu'elle tenait son nom d'une bastille ou fort, en bois, construite par les soldats de Philippe-Auguste. Il est impossible de trouver un site plus pittoresque et un plus magnifique point de vue. Des fenêtres de la maison paternelle, séparée de la ville par un grand jardin, on découvrait une plaine immense bornée seulement par les Pyrénées, dont on voit, par temps clair, briller, à trois cents kilomètres de distance, les arêtes d'argent. C'est dans cette demeure, ombragée d'arbres séculaires, que

s'écoulèrent, comme les flots d'un ruisseau perdu au milieu des bois, les quinze années premières de ma vie. Malheureux en naissant, car on ne remplace pas celle qui nous a donné le jour, j'avais été confié aux soins d'une étrangère qui, par un singulier bonheur, ne vit pas en moi une occasion de lucre, mais un nouvel enfant. Je dois beaucoup, et la vie peut-être, à cette excellente femme, qui m'aimait d'un amour véritablement maternel ; aussi n'oublierai-je jamais son humble toit couvert de tuiles rouges, et la chambrette où je me réveillais avec tant de joie au chant joyeux du coq.

Une grand'mère m'attendait dans la maison natale. Je me rappelle avec une émotion mêlée de crainte son aspect digne et imposant. Madame veuve Lafon, née Maury de Saint-Victor, avait vu Paris, le monde et Jean-Jacques Rousseau. Ruinée par la Révolution, elle s'était réfugiée dans une dévotion austère et priait sans cesse pour demander à Dieu de rendre aux siens ce qu'il leur avait enlevé. De ce temps lointain, à demi couvert par l'ombre des années, ma mémoire n'a gardé qu'un fait, l'écroulement du premier Empire.

Mais, celui-là, oh ! il est net dans mon esprit, comme le premier jour. 1814, ère fatale, avait renversé le géant. Soult venait de livrer la bataille de Toulouse. Ses derniers bataillons refluaient sur notre montagne; ils étaient conduits par un chef blessé, portant un bras en écharpe, au front un bandeau sanglant, et qui se désespérait ; car, à chaque revue, s'éclaircissaient les rangs et diminuait le nombre des hommes. Peu à peu tous l'abandonnèrent; alors, quand ils furent partis, qu'il ne resta plus d'eux que la paille des bivouacs, çà et là parsemée des débris de leurs plumets rouges, il éclata une allégresse que peuvent seuls peindre ceux qui en furent les témoins. Ce n'était pas de la joie, c'était du délire. La chute de l'usurpateur, comme on disait à cette époque, et le retour des Bourbons avaient jeté tous les esprits dans une surexcitation voisine de la démence. Le drapeau blanc flottait à toutes les fenêtres, les mais aux couleurs bourbonniennes élevaient leurs couronnes et leurs guirlandes de feuillage devant les maisons royalistes. On ne se couchait pas ; du déclin du soleil à l'aube, la farandole échevelée tournoyait dans les rues, les chants les remplissaient avec les danses

commencées et terminées par cette acclamation formidable et unanime «Vive le Roi »

D'opposants, il n'y en avait guère : deux sur toute la population. Mon père et un autre, dont une foule furieuse avait abattu le drapeau blanc qu'il avait eu l'audace d'arborer. N'en pouvant pénétrer le motif, je m'étonnais beaucoup, au milieu de cet enthousiasme, de la tristesse de mon père et ne comprenais pas pourquoi les habitants, si dévoués et si respectueux quelques jours auparavant, venaient casser nos vitres à coups de pierre et hurler, d'un air menaçant, à notre porte, leur farouche « Vive le Roi ! »

Qui eût dit que ce grand événement allait, par contre-coup, atteindre sur les mamelons du Quercy un enfant de quatre ans et décider de sa destinée ? C'est pourtant ce qui arriva. Blessé au vif des outrages subis et de la proscription temporaire qui en fut la suite, mon père rompit tout commerce avec la ville, où je n'allai plus que les dimanches à la messe avec ma grand'mère. Celle-ci, de trempe non moins énergique et aussi forte de résolution que son fils, ne renoua jamais les relations rompues. Il en résulta que, de 1814 à 1825, ma vie s'écoula dans une

claustration presque monacale. Point d'amis, point de fêtes, point de jeux ; pour tout amusement, les courses dans la campagne et dans les bois; pour unique occupation, le travail ; pour seuls compagnons, les livres. L'existence de mon père se partageait entre la médecine rurale et la chasse ; je ne le voyais que le soir à souper. Tout le jour, je restais donc sous l'œil sévère et l'immuable discipline de ma grand'mère, qui, avec son air grave, son austère piété et son front ridé par les peines plus que par les années, semblait, calme et hautaine dans son mantelet noir, l'image de cette noblesse proscrite et appauvrie par la Révolution.

Dans ce grand naufrage, les livres des deux familles Maury et Lafon avaient seuls surnagé. Ceux des Maury, doctes magistrats, et la bibliothèque des Lafon, seigneurs de Feneyrols, qui paraissent avoir eu des goûts littéraires, formaient un fonds assez riche et des plus variés. Dès que je sus lire, le grand cabinet où étaient rangés ces quatre ou cinq mille volumes, sur des rayons pleins de poussière et recouverts de toiles d'araignée, devinrent ma proie et ma joie. Quel bonheur, lorsque j'avais récité mes leçons et rempli la tâche imposée par ma grand'mère, quel délice

de courir à mon eldorado, de m'y enfermer à double tour et de lire là, seul, bien seul pendant deux ou trois heures. La lumière venait largement par la fenêtre ouverte du côté du couchant, un alisier profilait à demi sur les vitraux ses feuilles délicates, la mésange, nichée dans une crevasse du mur, gazouillait en caressant ses petits, et les hirondelles, dont les nids pendaient aux solives, passaient en volant sur ma tête et jetaient des cris effrayés.

Malgré le long temps écoulé depuis ce début de la vie, je me rappelle encore parfaitement l'impression produite par ces lectures. L'histoire, représentée par Rollin, Crévier, Mézeray, le Père Daniel, dont un magnifique exemplaire avait été mutilé sur les plats par la main ignare et brutale de 93, qui, en raturant les fleurs de lys d'or, croyait effacer à jamais le souvenir de la monarchie, l'histoire, dis-je, me rebutait par sa forme aride. Tandis que j'allais, au contraire, d'un goût très vif aux chroniques de Froissart, de Monstrelet et du vieil annaliste de Saint-Denis. J'aimais aussi les mémoires, les livres de chevalerie et les contes. Quand j'abordai les rayons du théâtre, riche collection qui vaudrait aujourd'hui de l'or si l'incurie de mon père, l'humidité et les vers ne l'avaient à

peu près détruite, je goûtai médiocrement la plupart des tragiques. Voltaire, Crébillon, La Mothe, Racine même, à l'exception de *Phèdre* et d'*Iphigénie*, ne me laissèrent qu'une impression d'ennui. Mais je fus saisi et enthousiasmé par la vigueur et le grand style de Corneille. Dois-je l'avouer ? Réservé, *Le Tartuffe*, chef d'œuvre universel malgré ses défauts, je ne trouvai pas grand plaisir à la lecture des pièces de Molière. Le fond m'en semblait faux, la trame empruntée, la plupart du temps, aux pièces latines, en opposition avec nos mœurs et la réalité, et le comique outré ou froid. Pour cette dernière qualité, la première au théâtre, je lui préférais de beaucoup l'auteur du *Légataire*, et toujours *le Tartuffe* excepté, si j'avais eu à choisir entre toutes ses autres pièces et *le Glorieux*, je me serais prononcé, sans balancer, pour le chef-d'œuvre de Destouches. *Le Barbier de Séville*, *la Folle Journée* de Beaumarchais m'amusaient infiniment ; par contre, il m'était impossible de lire trois pages des opéras vieux ou nouveaux.

Les romans n'étaient pas aussi nombreux que les pièces de théâtre, il y en avait pourtant une centaine dont je ne perdis pas une ligne. Ceux de l'abbé Prévost, qui ne sont

pas aussi intéressants que *Manon Lescaut*, me passèrent tous sous les yeux ; mais il fallut m'y reprendre à plus d'une séance pour achever l'interminable *Cléveland*. Le Sage me ravit avec son *Gil Blas*, Cervantes avec *Don Quixote* ; puis je passai aux anglais. Ma grand'mère m'ayant appris la langue d'outre-mer, que de douces et bonnes heures passées avec *Clarisse Harlowe* et les héros de Fielding, *Tom Jones* surtout, ce ravissant chef d'œuvre, me donna une émotion d'intérêt et de plaisir que la poussière de soixante longues années n'a pu effacer encore.

Je ne dédaignais pas pour cela les récits d'Anna Radcliffe, et, certes. les sombres *Mystères du château d'Udolphe* ont fait plus d'une fois battre mon cœur. Il y avait, dans ce genre, un roman intitulé *Rinaldo Rinaldini* qui, pour la bizarrerie et l'extravagance des aventures, avait précédé d'un siècle feu *Ponson du Terrail*. Trois autres ouvrages, pourtant, outre *les Mille et une Nuits*, lui faisaient, dans mes sympathies, une rude concurrence, *Verther*, *Paul et Virginie et Jérusalem délivrée*. Que de larmes coulèrent de mes yeux adolescents pour ces personnages imaginaires : pauvre Virginie ! pauvre Clorinde ! quel

chagrin vous m'avez coûté ! chagrin, du reste, qui n'était pas sans douceur et que je n'éprouvais jamais aux amplifications semi oratoires de la *Nouvelle Héloïse*. Avouons tout de suite que, malgré le culte, qu'on vouait chez nous à Jean-Jacques, il ne m'attachait par aucun côté, je trouvais son *Émile*, que j'avais été forcé de lire, assommant et, comme je connaissais ses *Confessions*, le mépris que m'inspirait l'homme, rejaillissait à grands flots sur l'auteur.

De Voltaire, je n'avais pris que la partie la plus piquante. Écartant, par une lueur de bon sens précoce et un sentiment naissant du goût, ses tragédies, ses histoires, ses poésies légères même, regardées à cette époque comme des diamants, je ne m'étais arrêté qu'à ses écrits antireligieux, à ses contes, à ses lettres. Je conviens que la verve endiablée qui les créa, et le prodigieux esprit qui s'en dégage m'avaient séduit et me paraissent aussi considérables qu'alors.

J'ai nommé mes auteurs sympathiques ; il reste maintenant à dire ceux qui ne l'étaient pas. Voici, en effet, mes principales bêtes noires Boileau, Fénelon, Marmontel, Florian, Rousseau le lyrique. De Boileau, je

n'avais retenu que *le Repas ridicule* ; les Aventures de Télémaque m'endormaient, je bâillais aussi largement en parcourant *les Incas* et les pastorales en falbalas et rubans roses de l'auteur d'*Estelle et Némorin*, qu'en apprenant, par ordre, *l'Histoire du Peuple de Dieu* du père Berrurier, ou en recevant, pour mes récréations, la permission de lire *les Délassements de l'homme sensible* d'Arnaud Baculard, l'écrivain au parapluie rouge.

J'oubliais de noter qu'une collection du *Mercur*e accompagnait, dans notre bibliothèque, une autre collection complète des poètes nationaux. C'est devant leurs rayons, qu'attiré comme l'abeille sur les fleurs, par cet esprit français, si fin, si gai, si franc, je passais la meilleure partie de mon temps. Il me souvient encore de ces pièces de vers qui partaient, en secouant leurs étincelles dans mon cerveau comme les fusées du feu d'artifice. C'était Saint-Pavin fustigeant à son tour Boileau :

Boileau, grimpé sur le Parnasse
Avant que personne n'en sût rien,
Trouva Régnier avec Horace
Et rechercha leur entretien.

Sans choix et de mauvaise grâce,
Il pillait presque tout leur bien :
Il s'en servit avec audace
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poètes.
Dans ses satires indiscretes
Il choque leur gloire aujourd'hui,
En vérité, je lui pardonne,
S'il n'eut mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui !...

C'était Théophile répondant à un Philistin de son temps :

Oui tous les poètes sont fous ;
Mais, en sachant ce que vous êtes,
Vous en conviendrez avec nous.
Tous les fous ne sont pas poètes.

Puis un baron ruiné, sauvant ce qu'il avait pu
arracher des griffes des vautours légaux
et écrivant sur le mur à la craie :

Créanciers, maudite canaille !
Commissaires, huissiers, recors
Vous aurez bien le diable au corps
Si vous emportez la muraille !...

Un amant jaloux ou trahi :

A propos vous arrivez là !
En votre absence, sans scrupule,
Madame Ursule que voilà
Vous prêtait un gros ridicule...
- Oh ! je connais madame Ursule,
Elle prête tout ce qu'elle a !

Enfin, un vrai philosophe pratique, par l'épithète duquel
je clos ces réminiscences du bon et vieil esprit français :

Ci-gît le seigneur de Posquière,
Qui, philosophe à sa manière,
Donnait à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence,
Et, pour vivre débarrassé,
L'avenir à la Providence ! ...

Quatorze ans s'écoulèrent entre mes lectures et les promenades rurales, si chères à mon cœur par les rêves qui les embellissaient; souvenirs de la jeune vie qui reflourissent maintenant dorés et vermeils comme les roses printanières et me rapportent, avec le bruissement des peupliers argentés du Tarn, l'odeur amère et forte de l'aubépine en fleurs et les murmures des grands chênes de Parazols secoués par l'autan, les émotions les plus heureuses de l'enfance.

On me mit enfin au collège ; j'y passai cinq ans pour apprendre à fond, par exemple, tout ce que savaient mes maîtres, le latin et un peu de grec. Ce que j'ai dit ailleurs en vers, dans un épître Au Vieux Collège, je peux le répéter ici car mes impressions n'ont point changé sur ce sujet :

De la chaîne universitaire
Je ne redoutais pas le poids.
Aussi, j'aime, comme autrefois,
Ta cour herbue et solitaire.
J'aime ces arbres longtemps verts,
Et ces tours que ronge la mousse
Où, quand la fraxinelle y pousse,

Je murmurai mes premiers vers.
Beaux jours, heureuses promenades
Sur les coteaux riants du Fau,
Vers l'Aveyron, au bord de l'eau,
A Pomponne, au pré des malades,
Et sur le chemin de Paris,
Des amandiers lorsque les branches
Se paraient de leurs grappes blanches,
Quand les buissons étaient fleuris !
Du renouveau quand les merveilles
Nous avaient enivrés, le soir
Nous remontions au vieux dortoir,
Bruyants comme un essaim d'abeilles.
Qui me rendra votre sommeil,
Nuits d'illusions purpurines
Que la cloche en sonnant matines
Faisait envoler au réveil.

Je sortis chargé de couronnes de ce musée gréco-latin en 1829 ; jusque-là, grâce aux soins jaloux de mes maîtres, j'étais resté emmaillotté dans le berceau des lettres classiques. Aussitôt libre, je brisai mes langes et me mis

avidement en rapport avec l'esprit nouveau. Chateaubriand, Lamennais, Victor Hugo et Lamartine, voilà mes premiers guides dans ce monde inconnu. Qu'on juge de mes émotions et de ma surprise. Aux premiers pas sur cet autre chemin de Damas, je fus ébloui. L'impression reçue fut si forte, que les belles pages de ces grands écrivains se gravèrent à l'instant dans ma mémoire, merveilleuse d'ailleurs, et y restèrent comme des formes d'imprimerie. Ainsi, à un demi-siècle de distance, je me rappelle mot à mot ce passage de Lamennais, inspiration prophétique prise alors pour une boutade d'esprit chagrin et qui est aujourd'hui une sinistre vérité

« Les doctrines philosophiques, disait en 1820, l'auteur des *Paroles d'un croyant*, toutes négatives ou, ce qui est la même chose, toutes destructives ont pour principe général la souveraineté de l'homme. L'homme qui se déclare souverain se constitue par cela seul en révolte contre Dieu et contre tout pouvoir établi de Dieu. Or qui se révolte, hait ; la haine est donc le sentiment général qu'enfantent les doctrines philosophiques. Eh qui pourrait en douter après notre Révolution ? Que s'est-il

passé depuis ? Qu'apercevons-nous encore ? Ces passions qui se remuent, ces soulèvements, ces forfaits inouïs, n'est-ce pas la haine dans ce qu'elle a de plus violent et de plus atroce ? Haine de Dieu, on voudrait abolir, non seulement sa religion, son culte, mais jusqu'à son nom ; haine des prêtres, qu'on calomnie, qu'on insulte, qu'on opprime dans l'exercice de leurs fonctions et que déjà certains hommes, proscrivent en espérance ; haine des rois, des nobles, des institutions établies ; haine de toute autorité et, dès lors, amour de la licence qui n'existe que sous le règne des devoirs lorsque tous les droits sont connus et respectés haine des lois, qui nous conservent la paix en réprimant les passions ; haine des magistrats, qui détendent ces lois ; haine dans l'État, dans la famille ; haine universelle qui se manifeste par la rébellion, par le meurtre et par un désir ardent de destruction.»¹

Après l'enthousiasme, la réflexion. Celle-ci agit sur l'esprit comme l'eau froide sur le fer qui sort rougissant de la forge. Soumis à une critique impartiale mais sévère, Chateaubriand perdit beaucoup, Hugo un peu,

¹ Essai sur l'indifférence en matière de religion, t. II, p. 19.

Lamartine, toujours égal dans sa poétique et marmoréenne monotonie, quelque chose, Lamennais, seul, rien. Après cette initiation pleine de charme, aux lettres nouvelles, je partis pour Paris, le front brillant de santé et de jeunesse, le cœur battant d'un vaste espoir. C'était vers la fin de l'automne; les vignobles du Bordelais que traversait la diligence retentissaient des cris joyeux des vendangeurs et des chansons des jeunes filles. Respirant à pleine poitrine cet air embaumé des campagnes, je roulais vers la moderne Babylone, moins connue, moins banale alors qu'aujourd'hui, avec une effusion de joie intime d'une douceur inexprimable.

II

Nous arrivons la nuit : la voiture s'arrête dans la cour des Messageries. On descend ma malle, un grand escogriffe s'en empare, et, moitié de gré, moitié de surprise, m'entraîne dans son hôtel. Je ne voulus pas sortir ce soir-là. C'est au grand soleil et bien reposé d'un emprisonnement de quatre jours et quatre nuits dans la cellule roulante de MM. Laffitte et Caillard, que j'entendais voir et admirer Paris.

Il parut enfin ce jour si impatiemment attendu. Levé à l'aube, je sortis et ne rentrai qu'à minuit. Ce fut mon unique occupation pendant les premières semaines ; comme je n'habitais l'hôtel que pour y coucher et que je ne parlais à personne, j'étais à l'abri des périls qu'une bourse assez bien garnie aurait pu attirer à mon inexpérience. Je dois avouer qu'après l'avoir parcouru pendant un mois dans tous les sens et à fond pour ainsi dire, car j'étais un rude marcheur, Paris ne me sembla pas au-dessus de l'idée que je m'en étais faite. Il n'avait pas, il

est vrai, sa physionomie actuelle, Paris a bien changé depuis. Ces larges voies, ces magnifiques boulevards qui lui versent à flots l'air, la santé et la lumière n'existaient pas même en projet. Un espace vague et tout à fait primitif séparait le Louvre des Tuileries et commençait à la place du Carrousel, à l'extrémité méridionale de laquelle s'élevait seul comme une quille l'hôtel de Nantes. Deux rues, quelques maisons et un corps de garde enveloppaient le théâtre du Vaudeville bâti en face du Palais-Royal. Une autre rue abominable d'aspect et d'habitants, appelée rue du Chantre, se glissait en rampant comme une couleuvre jusqu'à la porte du Louvre qui regarde les Tuileries. Vis à vis l'arcade du pont des Saints-Pères, la rue du Doyenné, qui abrita la jeunesse de Théophile Gautier, descendait vers la Seine. L'aile des Tuileries terminée par le pavillon Marsan avait en regard, dans toute sa longueur, des maisons basses, coupées par des ruelles. Dans la principale de ces demeures peu monumentales était installé le bureau des gondoles allant de Paris à Versailles. Une terrasse à treillages verts, de quatre à cinq mètres de haut ornait la façade de cette maison, dont j'aurai bientôt occasion de parler.

Comprenant bien que le centre de Paris, fait pour le bruit et les affaires ne convient ni aux néophytes des professions libérales, ni aux hommes d'étude, je me hâtai de porter mes pénates dans le quartier Latin, à deux pas du quai des Augustins. Là, où s'ouvre, dans sa splendeur et sa largeur superbe, le boulevard Saint-Michel, se trouvait une rue étroite, difficile, boueuse, humide en tout temps et qui grimpait péniblement, sans souci de la ligne droite, jusqu'à la place dédiée à l'archange que baigne à l'entrée du boulevard la fontaine actuelle. C'est dans cette rue appelée de la Harpe, en mémoire de quelque enseigne mirifique et parlante, que je cherchai mon campement. Tout au bout entre le collège Saint-Louis et la Sorbonne m'apparut à gauche une voie transversale portant le nom de rue Neuve-Richelieu. A droite s'élevait un modeste hôtel ayant pour vis-à-vis Flicotteaux, l'aquatique Flicotteaux, Brébant des dîners à un franc vingt-cinq centimes. C'est dans cette maison tenue par un brave et digne homme, ex-sergent de la vieille garde, que je m'installai avec deux étudiants venus en même temps que moi à Paris, Jean-Louis Arnal, mort médecin de

l'empereur, et Pierre Magne destiné, ce que je n'eusse pas alors soupçonné, à devenir ministre des finances.

Une fois établi dans une chambre assez propre du premier étage qui s'ouvrait sur la rue et la place de la Sorbonne, je songeai à mes lettres de recommandation. Les lettres de recommandation c'était monnaie précieuse en ce temps-là. Sceptique comme tous les médecins ses confrères, mon père ne croyait qu'à ce talisman. C'était pour lui le *Sésame ouvre toi des Mille et une Nuits*. Si grande était sa foi, qu'il m'avait presque convaincu, et je regardais ces missives comme autant de clefs d'or qui feraient rouler sur leurs gonds les portes de la célébrité et de la fortune ; il fallut en rabattre un peu. La première que je portai était adressée au docteur Lugol, médecin de l'hôpital Saint-Louis ; ici, l'accueil fut bon et franc. Le futur beau-père du docteur Broca reçut à bras ouverts le fils de son vieux camarade, il me conduisit chez Lafon le tragique, me présenta ensuite à mademoiselle Mars sa cliente et m'invita régulièrement à ses dîners du mardi où se réunissaient des savants et quelques gens de lettres de la période impériale. Sa bienveillance très sincère et très

cordiale n'eut pas toutefois de résultats sérieux. De Lafon, l'ancien rival de Talma, qui ne parlait que par hémistiches, je ne tirai que le conseil d'étudier les classiques, et des déclamations sonores et tellement ronflantes, que j'en serais devenu sourd en persistant à l'écouter. Mademoiselle Mars me montrait de la sympathie et vantait avec complaisance la douceur de mes regards, la blancheur de mes dents et la teinte bleuâtre de mes cheveux noirs. «Voyez, disait-elle, un jour, en y passant la main, à son amie madame Haudebourg Lescot, peintre de talent, voyez si vous avez sur votre palette une teinte pareille ! Voilà un garçon qui fera son chemin au théâtre, et je l'y aiderai » Je crois en effet qu'elle aurait tenu parole; car elle m'avait donné le sujet d'une pièce que je commençai sous ses yeux : *Madame de Château-briand* ! Les trois premiers actes finis, elle me donna rendez-vous pour la lecture à onze heures du matin. Qu'on juge si je fus exact à onze heures moins cinq, j'arrive dans ce charmant hôtel de la rue de la Tour-des-Dames. Une sémillante soubrette me conduit, le sourire aux lèvres, dans la chambre à coucher. Mademoiselle Mars m'attendait au lit, un drap seul

dessinait ses formes. Dans deux ou trois bouquetiers de forme élégante, les violettes, sa fleur favorite, exhalaien un parfum délicieux. Elle me fit asseoir au bord de son lit, me prit la main et me la serra d'une manière des plus significatives. Il n'y avait pas à s'y méprendre, hélas ! Ce n'était pas une lecture qu'elle voulait, je ne le compris pas. Absorbé tout entier par mon œuvre, je ne voyais que *Madame de Chateaubriand* et ne songeais qu'à mon malheureux manuscrit ; longtemps elle éluda et déjoua mes tentatives de lectures ; l'impatience la prit à la fin, et, prétextant une migraine, elle me renvoya avec mon drame et ne voulut plus entendre parler ni de l'un ni de l'autre.

Voilà ce que me rapporta ma première lettre de recommandation. La seconde était pour le docteur Alibert, celui-ci mit sa bibliothèque à ma disposition, et, m'invitant quelquefois à ses dîners, me fit faire connaissance avec deux membres de l'Académie française, mes compatriotes Jay et l'abbé de Feletz. Il m'en restait une troisième sur laquelle mon père fondait de hautes espérances, elle s'adressait à un grand dignitaire de la franc-maçonnerie. En me la remettant,

pour me donner une idée de l'importance et du pouvoir de la confrérie mystérieuse, l'auteur de mes jours m'avait dit :

- Tu vois bien cette lettre. Elle passerait par les flammes, elle serait emportée par les vents, elle tomberait dans les flots et arriverait, malgré tout, à son destinataire.

Mon père avait trop parlé. Après deux voyages blancs au fond de Passy, où demeurait le dignitaire, son discours me revint en passant le pont d'Iéna, et je mis la lettre à la poste dans la Seine, bien moins exacte que la mère de nos facteurs, la Seine ne la remit pas. L'acacia perdit une feuille et il doit peu la regretter, le fils de mon père étant né trop indépendant pour se plier au joug des sociétés occultes.

Ces premiers désappointements glissèrent sans laisser de trace sur la foi robuste des vingt années. J'avais, d'ailleurs, par devers moi, deux autographes d'une valeur bien supérieure à mon sens, à toutes les lettres de recommandation ; l'une était une réponse des plus flatteuses de Casimir Delavigne, à qui j'avais adressé, de Montauban, des vers patriotiques ; l'autre, un billet du même genre pour un hommage du même goût, et portant

une signature qui valait alors des millions Jacques Laffitte. Que de rêves échafaudés sur ces deux pages d'écriture ! l'auteur des *Messéniennes* m'appelait son confrère et trouvait mes vers magnifiques ; donc, j'étais sûr d'avoir en lui un protecteur qui m'ouvrirait toutes les portes littéraires, celles du théâtre surtout, but de mon unique ambition.

Quant au grand banquier du libéralisme, il m'engageait à venir à Paris, c'était évidemment pour m'y créer une situation brillante. Je m'enivrai pendant trois mois de ce double et doux espoir. La seconde semaine de 1830 me vit enfin mettre en campagne. C'est le poète qui eut ma première visite. On m'avait dit d'abord qu'il était absent ou malade autant qu'il peut m'en souvenir ; mais j'affirmai avec tant de confiance, qu'il m'attendait et serait charmé de me voir, que le domestique se laissa convaincre. Il m'introduisit dans une salle de billard d'où je pus entendre la mercuriale qu'il reçut pour son imprudence. Ceci me déconcerta un peu ; j'en avais encore le rouge au front quand je vis entrer un petit homme habillé de bleu dont la figure mignonne et assez fine était encadrée de cheveux bruns et flottants. La

coloration du teint et l'éclat fébrile des yeux ne laissaient aucun doute sur la maladie qui devait l'emporter bientôt. Ému d'admiration et de respect devant cette renommée, à cette époque nationale, je ne pus trouver un mot sur mes lèvres et lui tendis la lettre qu'il m'avait écrite et certainement oubliée. A mesure qu'il la lisait, son front, dès l'abord un peu sombre, s'éclaircissait visiblement ; il la replia, me la rendit en souriant et, m'invitant d'un air gracieux à m'asseoir, il me demanda ce que je venais faire à Paris, si c'était pour étudier le droit ou la médecine. Cette question me renversa ! A peine osai-je balbutier le nom de la carrière où je me lançais avec tant d'ardeur. A cet aveu, son front se rembrunit, et, l'œil sévère, le sourcil froncé :

– Avez-vous lu *les Mille et une Nuits* ? me dit-il brusquement.

– Oui, monsieur, je les sais par cœur.

– Vous souvenez-vous de cette montagne gravie tour à tour par les deux frères d'une princesse qui voulaient aller lui conquérir trois merveilles ?

– L'arbre qui chante, l'oiseau qui parle et l'eau d'or.

– Précisément ; vous savez combien il était difficile d'atteindre le sommet de cette montagne ?

– Oui, on entendait, à chaque pas, derrière soi des voix railleuses, des voix furieuses et des voix insolentes !

– Et l'on finissait, en se retournant, par être changé en pierre noire ; voilà l'image de la montagne que vous voulez gravir !

– Qu'importe ! repris-je avec feu, car le courage me revenait, si l'on trouve en la gravissant le laurier et la gloire !

– La gloire murmura-t-il, la gloire et ses traits exprimèrent un doute si douloureux, que je me hâtai d'ajouter :

– Oui, la gloire des *Messéniennes*, des *Vêpres Siciliennes*, du *Paria*, de la *Princesse Aurélie* !

– Allons ! vous êtes perdu, dit-il en me serrant la main : Sachez que la carrière où vous allez vous jeter avec l'espoir et la chaleur de vos vingt ans, est la voie douloureuse qui, dix-neuf fois sur vingt, mène au calvaire mais, comme je lis dans vos yeux que rien ne vous persuadera, allez, marchez, ainsi qu'on dit en Normandie, et revenez me voir

Je profitai quelquefois de la permission. Malgré sa bonté et l'intérêt qu'il paraissait me témoigner, Casimir Delavigne ne me donna que des conseils, mais pas le moindre appui. Je lui lus ce fameux drame de *Madame de Chateaubriand*, commencé sous les auspices de mademoiselle Mars et que j'avais achevé dans les allées du Luxembourg ; il l'écouta sérieusement, le jugea en critique indulgent, m'encouragea même à persister, mais sans m'aider, ce qui lui était si facile. Eh bien, en dépit de cette froideur et de sa non-intervention, je l'aimais, je m'étais attaché, et tous les jours je rompais des lances contre les sèïdes barbus de Victor Hugo, qui l'abaissaient et le foulaient aux pieds pour exalter leur chef, dont le génie si supérieur n'avait nul besoin de cette guerre.

Parmi les chevelus les plus acharnés, se distinguait, par ses violences de langage, un ami de Jemma, l'acteur de la Porte-Saint-Martin. C'était un jeune homme pâle, d'une taille médiocre et d'un blond fade, à qui des sourcils et des cils presque blancs donnaient une singulière physionomie. Ce garçon, qui semblait très mou et toujours endormi, ne sortait de sa somnolence que pour traiter avec un suprême dédain tout ce qui n'était pas

sorti de la plume du maître. Causant un jour de *Marino Faliero*, dont l'auteur avait bien voulu me lire quelques scènes, je disais à Jemma :

– La pièce est destinée à la Porte-Saint-Martin, et, si Casimir Delavigne vous donne le rôle de Bertuccio, vous débiterez de beaux vers.

– Casimir Delavigne ! de beaux vers ! s'écrie le jeune énergumène ; c'est un misérable rimailleur ; mon portier, mon portier fait des vers comme Casimir Delavigne.

– Il devrait bien faire les vôtres, lui dis-je, en demandant son nom à Jemma.

Il s'appelait Victor Escousse.

Quelque temps après, grâce aux protecteurs d'une sœur aussi blonde mais plus agréable que lui, la Porte-Saint-Martin joua son premier drame intitulé *Farruck le Maure*. J'assistai à la première représentation. Tout ce qu'on peut se figurer d'ignorance historique et d'incohérence dramatique, éclataient dans cette production sans talent et sans goût. Quant au style, un seul vers peut en donner l'idée. Le maître de Farruck, anticipant sur le réalisme à venir, l'appelait tout crûment

un porc, à quoi Bocage, qui jouait Farruck, répondait avec son accent nasillard et d'une voix tonnante :

Un porc vraiment un porc Sais-tu que dans sa rage

Un porc peut, s'il le veut, te cracher au visage !

Associé plus tard à un collaborateur de sa force, il fit un autre drame qui fut sifflé, et l'orgueil insensé qui le gonflait ayant fait éclater sa tête, il mourut comme son portier, en allumant un réchaud de charbon.

Si mon espoir avait été déçu chez Casimir Delavigne, il le fut bien davantage auprès du célèbre banquier de la guerre aux Bourbons. Introduit, non sans quelques difficultés, dans le cabinet de M. Jacques Laffitte, je trouvai un homme correctement vêtu d'un habit marron, d'un pantalon gris sur lequel tranchait, désagréablement à mon avis, un gilet jaune serin. Une cravate blanche et des manchettes complétaient ce costume du matin. Son accueil fut assez affable ; je m'étais aguerri dans mes visites, et lui expliquai assez nettement le but de mon arrivée à Paris; il le désapprouva hautement.

- Faites de la politique ! la politique seule peut vous mener à quelque chose.

Plus il insistait sur ce point, plus je résistais intérieurement ; il le comprit et termina l'audience en me donnant au dos de sa carte un mot pour Béranger. Il m'aurait donné un million que j'aurais été moins content. La popularité qui brille sur le nom d'Hugo n'estrien en comparaison de celle que le chansonnier voyait flamboyer autour du sien en 1830. Béranger n'était plus un homme c'était le peuple français vaincu un jour par l'effort de l'Europe entière, et qui luttait avec ardeur pour se relever et chasser les maîtres imposés par ses vainqueurs. La France libérale, la gauche, l'ancienne armée si longtemps couverte de gloire, tout cela se personnifiait en lui. Aussi, à l'idée de le voir face à face, de lui parler, moi petit-fils d'un républicain, et fils d'un libéral proscrit, je perdis à demi la tête. Me jetant dans le premier fiacre venu, je courus chez lui, ma carte à la main. Tout m'était bonheur, ce jour-là je le rencontrai. J'ai oublié, tant la joie m'avait étourdi, la position et le nom même de la rue ; mais ce que je me rappellerai toujours, c'est l'homme que j'allais voir.

Béranger n'était ni petit ni grand, mais la nature l'avait vigoureusement bâti. J'avais vu cent fois son portrait, je

ne le reconnus pas. Cela tenait à une particularité impossible à rendre en peinture. L'œil chez lui était froid et le regard ferme et même dur. En observant cette tête puissante et encadrée par des cheveux flottants et grisonnants déjà, on devinait que le bon sens, la volonté, l'énergie, couvaient sous ce large front sillonné de rides ; mais on n'y sentait ni la sensibilité, ni la bonté naturelle l'accueil qui me fut fait démentait pourtant mes observations psychologiques. Avec une patience, due sans aucun doute au mot de Laffitte, Béranger écouta mes projets, quelques-uns de mes vers même puis m'interrompant tout à coup :

– Avez-vous de quoi vivre en dehors de la littérature?

– J'aurai, à ma majorité, cent cinquante mille francs.

Il me sembla que ce chiffre m'élevait d'un degré dans l'esprit du grand chansonnier. M'examinant d'un air moins froid :

– Que vous a dit M. Laffitte? me demanda-t-il après avoir réfléchi un moment.

– De faire de la politique.

– Est-ce votre dessein ?

– Non; car je n'en ai ni le désir ni le goût.

– Bravo mon enfant, fit-il alors en se levant et me tendant la main. Vous avez les traits d'un adolescent et les paroles d'un vieillard ; d'où je conclus que la raison mûrit en vous, et que vous devez avoir l'amour du travail et de la retraite.

– Cela est vrai, monsieur.

– Je vous conseille, dès lors, de continuer sérieusement vos études historiques et de n'appliquer la poésie qu'au théâtre, pour lequel il me semble, d'après les scènes que vous m'avez lues, que vous avez quelque aptitude.

Je le remerciai fort ému, et lui demandai, lorsqu'il me conduisait doucement vers la porte, s'il me permettait de venir quelquefois le voir. Il réfléchit encore, jeta un coup d'œil sur une personne qui travaillait dans l'embrasement de la croisée, et me répondit :

– Ce que vous me demandez ne servirait qu'à vous faire perdre votre temps. Les provinciaux viennent tous à Paris avec une idée des plus fausses. Ils croient trouver, en débarquant des Messageries, un protecteur tout prêt, comme dans les contes de fées, à leur donner, en un clin d'œil, ce qui ne s'acquiert, en ce pays plus qu'ailleurs, qu'après une longue série d'efforts, de travaux et de

luttons. Ne comptez que sur vous pour arriver : *il faut ici faire son trou soi-même.*

Le bruit sec de la porte qui se fermait sur moi grava ces mots dans ma mémoire en traits ineffaçables.

Il me restait quelques lettres de recommandation, je les brûlai toutes, à l'exception d'une, sans français et sans orthographe, que je tenais d'une voisine de ma femme de ménage Celle-là, par un contraste bien étrange, devait m'ouvrir une porte d'accès peu facile et me mettre en présence du prince de Talleyrand. Je suis, par mes aïeux et par vingt ans de domicile, d'une ville où le talent au lieu, comme ailleurs, d'élever les hommes, fait autour d'eux un vide qui les entoure d'un cercle de jalouse envie et de haine. Parmi les jeunes gens partis de Montauban dix ans avant moi, il en était un doué de facultés supérieures et qui, par son mérite seul, était devenu le secrétaire de Talleyrand. Tout le monde le méprisait dans son pays, d'abord, parce qu'il était instruit et vraiment remarquable et puis, crime capital aux yeux d'une aristocratie dont l'élite, date à peine de Napoléon^{1er}, et de la bourgeoisie riche issue, pourtant fort récemment de la classe ouvrière, parce qu'il était le fils d'un fossoyeur.

Peu accessible aux idées de ce genre, j'allai lui porter la lettre de sa mère, et, lorsqu'il vit, dans notre entretien, à quelle distance j'étais des sots préjugés de mes compatriotes, il m'accueillit comme un ancien et véritable ami. La conversation étant tombée naturellement sur le grand seigneur qui lui avait donné toute sa confiance, il me dit tout à coup

– Il me semble avoir entendu dire, quand je faisais mes études au séminaire, que vous apparteniez à la famille Cazalès. Est-ce vrai ?

– Oui, oui. et d'assez proche même.

– C'était un ami du prince, qui m'en parle souvent, comme je suis de son pays. Je crois que la vue d'un de ses parents lui serait agréable ; voulez-vous que je vous présente à lui ?...

La réponse n'était pas douteuse.

– Eh bien, reprit-il, venez demain au soir, à neuf heures, et demandez-moi.

Je dormis mal cette nuit-là, l'idée de voir un personnage aussi considérable me troublait excessivement. La journée me parut longue, et cependant, lorsqu'elle s'acheva, j'aurais voulu, tant je me sentais peu rassuré,

qu'elle se prolongeât encore. Rappelant tout mon courage, je me rassurai de mon mieux et me rendis à l'heure dite rue Tronchet. Le cœur me battait fort en entrant dans cet hôtel où avaient passé, avec les rois et les empereurs, toutes les illustrations politiques de trois régimes. Le secrétaire m'attendait et me conduisit au salon. Il n'y avait devant la cheminée que deux personnes, le prince d'un côté, couché à demi dans son fauteuil, et une dame belle encore, bien que touchant à l'âge mûr, renversée dans le sien. Je fus présenté dans les formes ; la dame, tout en jetant sur moi ce coup d'œil fixe et assuré des femmes du grand monde, répondit par une légère inclination de tête à mon profond salut. Le prince, lui, indiquant de la main un fauteuil que le valet de chambre s'était empressé d'avancer, et fermant les yeux sans que sa tête bougeât du dossier qui l'appuyait, garda le silence pendant quelques minutes. Rassuré par un signe du secrétaire, je profitai de ce moment pour l'examiner de sang-froid. L'Église frappe ses élus d'un timbre indélébile. Malgré sa laïcisation, M. de Talleyrand, avec ses cheveux blancs de vieillesse et de poudre, qui flottaient en boucles épaisses sur son cou, et la haute cravate du Directoire où

plongeait son menton, ressemblait. trait pour trait à un vieux curé de campagne. Au bout d'un instant, de retour sans doute d'un voyage dans le passé, il m'adressa la parole d'un ton affectueux :

– Vous êtes parent de Cazalès, mon ancien collègue à l'Assemblée constituante ?

– Oui, prince ma grand'mère était sa cousine germaine.

Il m'enveloppa d'un coup d'œil rapide et scrutateur ; puis, comme se parlant à lui-même :

– Il ne lui ressemble pas exactement ; mais il a sa taille, son front, ses yeux, et, si je ne me trompe, sa chaleur de cœur et son audace.

– Oh oui, dit alors le secrétaire, c'est une tête du Midi.

– Nous étions très liés avec Cazalès, reprit Talleyrand, quoique nous fussions assis à la Constituante sur des bancs opposés. Êtes-vous avocat ? Vous devez avoir comme lui la parole facile.

J'avouai courageusement ma profession. Il sourit mais, reprenant aussitôt son air sérieux :

– Vous vous préparez bien des chagrins.

– N'importe ! m'écriai-je avec une vivacité dont une heure après, je m'étonnais moi-même, qu'importe la

longueur et la rudesse du chemin quand la gloire est au bout

– Ou le Calvaire !.. Ah les jeunes gens, les jeunes gens ! qui les guérira de l'illusion et de cette sirène qu'on appelle espérance ?

Ici, la dame, sans quitter sa posture voluptueuse, intervint pour prendre mon parti.

– Pourquoi, dit-elle à Talleyrand, décourager ce débutant, qui peut devenir...

– Un martyr de sa chimère.

– Ne l'écoutez pas, reprit-elle en se tournant vers moi, et suivez votre vocation. Faites-vous des vers ?

– Oui, madame ?

– Moi, j'adore les vers patois. Votre compatriote en sait ; mais ce superbe méprise trop, pour me les dire, la langue du berceau. Je répondis timidement qu'à sa place, je ne les ferais pas attendre. Elle me prit au mot. Après quelques strophes de Gondonli, qui la charmèrent, je me rappelle que je lui récitai, en les traduisant à mesure, ces vers de Despourrins :

Uno poumo rougetto,
A mens de vermillou

Que sa raro bouqueto
Q'embaumo de doussou

Une petite pomme rose
A moins de vernillon,
Que sa mignonne bouche
Qui embaume de douceur.

Ni las rosès musquates,
Ni la flou del bruchou,
N'esgalent tas poupètes
En aoudou ni blancou.

Ni les petits muscadets,
Ni la fleur de l'aubépine,
En parfum et blancheur
N'égalent,

Là, je m'arrêtai embarrassé de ma traduction.

– Eh bien, demanda malicieusement le prince, quel est l'objet que l'aubépine et les petits muscadets n'égalent pas ?

– Dites-le, ajouta la dame en me lorgnant.

– Les seins de la bergère de Despourrins, dis-je à demi-voix. Ma réponse fut couverte par un double éclat de rire.

– Bon, jeune homme s'écriait le prince en se livrant à son accès d'hilarité, il craignait, ma nièce, de vous faire rougir.

On apporta le thé à ce moment, et je bénis cette diversion, qui me tirait d'une position, à mes yeux même, ridicule. Je remarquai que Talleyrand, nous laissant les gâteaux, ne prit qu'une tartine de pain beurrée et couverte de poivre. Après le thé, il me reparlait de ses relations avec Cazalès ; mais un incident fort inattendu m'empêcha de suivre le fil de sa narration. La princesse de Dino, sa nièce, qui, le thé servi, était restée adossée à la cheminée releva tout à coup robe et jupons jusqu'au plus haut des reins et se mit à chauffer tranquillement devant nous ce qui fit surnommer Vénus Callypige. J'ouvrais de grands yeux, émerveillé de la nouveauté du spectacle, du sans gêne de la dame et du calme du prince, qui continuait la conversation comme auparavant. Voyant, cependant, ma surprise :

– Mode russe, dit-il en s'étendant dans son fauteuil et, s'adressant à la princesse :

– Vous oubliez toujours, ma chère, que **le maître de mes secrets**² est un ancien séminariste.

Par de pareils objets les âmes sont blessées

Et cela fait venir de coupables pensées

à ce jeune homme, qui rougissait tout à l'heure, en vous traduisant les vers de Despourrins.

Nous sortîmes sur ces paroles ; car mon compatriote n'y tenait plus, et bouillonnait d'indignation toutes les fois que la princesse se chauffait à la mode russe, prétendant, non sans raison peut-être, qu'en ayant l'air de ne pas s'apercevoir qu'il fût un homme, elle le traitait comme les dames de Saint-Pétersbourg traitent leurs moujiks. Je revis plus tard le prince dans son château de Valençay. Quant au secrétaire, dans un accès de désespoir d'amour trompé ou d'ambition, il alla se tuer sur les rochers de Penne, station de chemin de fer, à quelques lieues de Montauban.

² L'expression le maître de mes secrets a servi de titre à un roman de René Mauriès qui raconte l'histoire de cet Montalbanais devenu secrétaire de Talleyrand, et à la fin si tragique.

Mary-Lafon QUEL COMBAT ?



D'un anniversaire à l'autre

En 1984 pour le centenaire de la mort de Mary-Lafon, j'ai publié un article sur *La Dépêche* qui conserve toute son actualité pour le bicentenaire de sa naissance. A ce moment là je venais de publier une brochure évoquant cet incroyable et attachant personnage. Par la suite j'ai publié une intervention à l'université occitane d'été de Nîmes. Depuis j'ai découvert que l'écrivain a des défenseurs passionnés de son œuvre.

Pour le centenaire du décès de Mary-Lafon ***La Dépêche du Midi* 21 juillet 1984**

Il y a cent ans, mourait Mary-Lafon. Deux ans avant, il bouclait sa vie par deux livres : l'un était l'aboutissement de sa vie et l'autre cette vie même. Mais avant de tourner ces deux clefs, interrogeons ce nom qui se trouve sur la porte. A la fin de 1829, Jean-Bernard Marie Lafon quitte Lafrançaise, sa ville natale, et Montauban pour la bonne ville de Paris. Il avait décidé de devenir homme de lettres. Avec cette seconde naissance, il se donne un nouveau nom. Et il devient l'homme sans prénom. Il ne pouvait écrire Marie Lafon car passer pour une femme, au moment où Amantine-Aurore-Lucile Dupin se décide pour Georges Sand, n'était pas une garantie de succès. Pourtant, il tenait sans nul doute à ce prénom de Marie qui était celui de deux êtres chers : sa mère morte à sa naissance et sa grand-mère qui l'éleva. Alors, il installa le Y, ajouta un trait d'union et le tour était joué. Mary-Lafon venait de naître. Pendant cinquante ans, il restera fidèle à cet engagement de jeunesse : il sera homme de lettres.

Un siècle après sa mort, que reste-t-il ?

Une cinquantaine de livres couverts de poussière. Lui qui passa sa vie à dépoussiérer... Il n'admettait pas, en effet, le sort qui était fait à la littérature occitane. En 1850, dans une introduction aux poèmes de Castela ***Mous Farinals***, il rappelait, une fois de plus : « Telle est notre langue, une des plus riches qui soient sorties des lèvres de l'homme et l'une des plus anciennes car en sa qualité de fille aînée des Romains, elle prime toutes les langues d'Europe. Cela n'empêche pas les sots de la flétrir du nom de patois... Quelle rougeur leur monterait au front s'ils connaissaient ses titres de gloire ! ». Alors, sa vie durant, il fit oeuvre de réparation c'est son mot. Une des clefs qui boucle sa vie, c'est donc son histoire littéraire du midi de la France. Il a tout sacrifié au Midi, nous dit-il, et pour cela il a commencé par se faire historien.

A une histoire qui mettait la France au point de départ, il oppose une histoire où la France est en construction.

Il lui fallut quatre volumes pour écrire son histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France. Nous étions en 1844 et il avait 34 ans.

A accomplir cette tâche, il fit d'agréables rencontres. La vie des rois n'était plus, en effet, le centre des événements mais la périphérie et c'est le peuple qui prit le premier rôle.

Cette histoire politique est une histoire de la liberté. Tout comme l'histoire religieuse ! Mais attention, ici, la liberté n'est pas fantôme. Ce n'est pas celle que l'on invoque chaque fois que l'on veut asservir. Elle est constituée de la chair et des os du peuple. Et pour préciser qui est ce peuple, voici comment il apparaît au moment de la guerre entre protestants et catholiques, à Montauban.

« Dans ce triple assassinat, empreint de toute la rudesse de ce siècle de fer (XVe siècle), se révélaient violemment les trois intérêts qui divisaient la réforme : l'intérêt religieux passionnant le peuple et les ministres, l'intérêt de la noblesse des soldats qui vivaient de la guerre civile et l'intérêt des cités municipales dont la bourgeoisie s'était enrichie des biens clergé et affranchie de tout contrôle sous l'autorité nominale du roi. »

Comme quoi la guerre catholiques-protestants n'est pas une guerre simple...(1)

Cette histoire du Midi sera complétée par une Histoire d'Espagne, une Histoire de Rome et même une Histoire de France.

Mais concernant le Midi, il fallait mettre en lumière un aspect central : l'histoire littéraire.

Le Toulousain Goudouli est l'idole de Mary-Lafon concernant le début du XVII^e siècle mais son étude remonte, bien sûr, aux troubadours. Pour répondre au départ à une commande ministérielle, il va se lancer dans des traductions d'oeuvres littéraires de langue d'oc : la célèbre guerre contre les albigeois, Gérard de Roussillon, dame de Bourbon qu'il attribue à

Marcabru, Fierabras, le Roman Jauffre et la vie de Saint-Honorat.

On a là des paradoxes de cet homme : il défendit toute sa vie la langue d'oc mais n'écrivit jamais une seule ligne en cette langue si ce n'est pour citer des écrivains.

Parmi les autres paradoxes, on peut évoquer un article récent (2) qui en fait un protestant alors qu'il était catholique... mais il est vrai quel catholique ! Comme promis à Mazzini, célèbre démocrate italien, il écrivit deux livres contre le pouvoir temporel des papes : de quoi s'instruire...

Mais pour revenir à la culture occitane, que disait-il de son XIX^e siècle ?

Il affronte d'abord le célèbre coiffeur d'Agen Jasmin. Sa réputation était telle qu'il alla même à Londres porter la bonne parole du Midi. Pour Mary-Lafon, il était le contraire du bon auteur littéraire du Midi : flatteur pour les notables et ignorant la langue.

Quant à Mistral, il envoya à Mary-Lafon « Mireille » avec une dédicace. Mais à la fondation du félibrige, Mary-Lafon devient plutôt que félibre, président de l'Athénée de Provence. Il choisit les ouvriers de Marseille contre la campagne de Mistral. Ce choix continue celui en faveur de son ami Peyrottes, potier à Clermont-l'Hérault, qu'il glorifie parmi les poètes ouvriers de 1840-1850. Ce choix sera continué par une participation au banquet de l'alliance latine (le cœur du félibrige rouge) le 26 mai 1878. Il termina ainsi le discours qu'il improvisa à cette occasion : « S'ils répondent (les pays latins) comme tout porte à l'espérer, à notre appel, une magnifique fédération se formera et alors, messieurs, on verra deux bannières dans le monde, l'une sombre, sanglante et portant en lettres de fer la devise du despotisme : « La Force prime le droit ! » l'autre éclatante, pure comme l'azur des cieus et laissant flotter dans ses plis superbes, écrite en lettres d'or, la devise de l'avenir « Le droit vaincra la force ! » »

N'allez pas imaginer pour autant un rouge en politique.

Il était de ces républicains sincères qui, par leurs actes et leurs idées, participeront à la fondation de l'idéologie radicale qui marquera la troisième République.

Au départ, deux clefs étaient au rendez-vous. Après la défense du Midi, il est temps de passer à la seconde. Avec le livre autobiographique : « 50 ans de vie littéraire », il nous fait part de son action dans l'ensemble de la vie littéraire française. Il publia des poèmes, des romans, des oeuvres théâtrales. Admirateur de Lamennais, de Georges Sand, et d'autres, il est avant tout écrivain français, même s'il passa peu de temps à Paris. On est d'ailleurs étonné de le voir si souvent voyager d'un bout à l'autre de l'Europe du Sud. S'il est écrivain parisien, c'est que pour lui les académies de province se complaisent trop dans la médiocrité et il refusera toujours une vision du Midi qui l'enfermerait en lui-même. (3)

Il défend le Midi. Pas pour en faire un territoire à part, mais comme moyen d'enrichir la France toute entière.

Cette rapide visite terminée, peut-on considérer que la poussière qui le recouvre aujourd'hui est justifiée ?

En 1829, il fit un voyage à dos de cheval à travers tout le Midi pour rencontrer l'authentique langue d'oc, celle qu'il aimait en concurrence avec le latin et aussi en cachette.

S'il refaisait ce voyage aujourd'hui, il pleurerait à chaque pas une langue perdue. Pourtant, il ne baisserait pas les bras. Je ne sais pas s'il passerait bien aux émissions occitanes de la télévision, mais de toute façon, il trouverait cela largement insuffisant.

C'est vrai, il s'est parfois enseveli sous la poussière qu'il remuait mais comment aurait-il pu faire autrement ?

Nous, nous pouvons faire autrement ! Et alors, Mary-Lafon ne sera ni le grand écrivain oublié ni le précurseur méconnu, mais un des outils parmi d'autres qui feront que le passé ne pèse plus trop lourdement sur le présent; nous inventerons un avenir à la culture occitane. J.-P. DAMAGGIO.

(repris sur le blog des Editions La Brochure le 29 mai 2009)

Mary-Lafon, émotions

Au débat autour de Mary-Lafon qui vient de se tenir à Montauban j'ai eu le plaisir de rencontrer un descendant de sa famille par sa sœur, Monsieur Ders. Je ne vais pas faire un large compte-rendu (voir autre article) mais m'arrêter seulement sur un moment précis. Pour montrer la distance entre Jasmin qui a une belle statue à Agen, et Mary-Lafon largement oublié à Montauban, j'ai évoqué une peinture que j'ai eu le plaisir de découvrir un jour, dans la salle de réception de la Mairie de Montauban, où elle était en remplacement d'un autre tableau, car en fait elle est dans les réserves du Musée Ingres. Et voilà que monsieur Ders me montre une petite photo de la dite peinture qu'il a trouvé sur internet. Cette peinture m'avait marqué et je la retrouve comme dans mon souvenir sauf que je pensais l'avoir croisé en 1989 alors qu'en 1989, j'ai au contraire découvert qu'elle n'était plus en place, à un moment où je pensais la prendre en phot ! La mémoire nous joue de ces tours...

Et pour boucler la boucle, Norbert Sabatié m'apporta le livre que j'avais écrit entre 1983 et 1985, au sujet de Mary-Lafon. Surprise, en postface je retrouve la présentation que je fis du tableau... et après quelques corrections je vous l'offre ici :

« En entrant dans la salle, j'eus d'abord la tristesse de n'y voir que des têtes inconnues. Je n'ai rien contre les inconnus mais il y a des lieux où on préfère se rassurer à côté d'un ami. Contre toute prévision l'ami que je découvris au bout d'un moment n'était pas parmi les vivants, mais accroché sur un mur comme est accroché tout tableau de peinture.

Discrètement, pour ne pas paraître trop ignorant, je me suis approché du tableau et j'ai noté que le portraitiste, Tito Marzocchi de Belluci, était un nom aussi peu notoire³ que celui

³ J'ai vérifié que même aujourd'hui sur internet il est peu présent.

de son modèle, mais que ce dernier, dans cette belle salle, avait vraiment fière allure.

Mary-Lafon s'y retrouve comme je l'ai découvert. Ma tristesse s'est alors envolée en un instant et je compris que je n'avais pas perdu ma journée. J'avoue que ce n'est que cinq mois plus tard que j'en découvrirai, l'importance. Je la raconterai dans mon prochain livre mais je retiens déjà que c'est bien ce 9 Octobre 1985 devant le portrait de Mary-Lafon que l'idée en germa⁴.

Son front large et dégarni avait tout d'abord attiré mon attention. Quant à sa longue barbe 19ème siècle elle est comme la marque vivante de son combat : elle fait contraste avec l'état de son front. Le reste est plutôt sombre avec une main dans la poche et l'autre appuyée sur... un livre. Une plume significative traîne par hasard sur le tableau et achève de classer le personnage. Le dernier trait que j'ai retenu tient à son sourire. Je continue de penser qu'il s'agissait d'un sourire mystérieux, comme le sourire de quelqu'un qui vous a fait une belle farce. Au départ, on ne peut que le deviner car il est largement caché par la moustache et la barbe mais au bout du compte il tient le personnage tout entier. Sans ce sourire, Mary-Lafon dans sa pose, s'écroulerait. Il me faisait véritablement l'impression d'être présent et ses yeux qui n'avaient rien de ceux d'un rêveur, appuyaient cette sensation. Je ne veux pas exagérer les talents du portraitiste, je ne veux pas davantage lire toute une vie dans les lignes d'un sourire, mais tout le monde sait très bien (surtout dans notre monde de télévision) qu'une image c'est aussi une force d'être. Le fait que le portraitiste soit un Italien n'est pas pour m'enlever de l'idée la connivence féconde qu'il devait y avoir entre le peintre et son modèle ! »

18-12-2009 Jean-Paul Damaggio

⁴ Je ne sais à quoi ce passage fait référence, sans doute un rapport avec les sans-culottes de Montauban , mon livre suivant !